

XYZ. La revue de la nouvelle

Les ambiguïtés

Patrice Lessard



Number 145, Spring 2021

Je préférerais ne pas : la résistance passive

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94806ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, P. (2021). Les ambiguïtés. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (145), 51–57.

Les ambiguïtés

Patrice Lessard

J E NE SUIS PLUS un tout jeune homme, continua Borges. Dès mon enfance, dans un temps dont je me sens plus proche aujourd'hui que de ma vieillesse, mon père devint aveugle et il fut tacitement convenu que je devais accomplir la destinée littéraire que les circonstances lui avaient refusée. Ces considérations fatalistes, ésotériques même, laissent présager le pire, pensai-je en prenant une gorgée de café, pas assez serré à mon goût. C'était quelque chose qui allait de soi, ajouta-t-il, et ces choses-là sont bien plus importantes que celles qui sont simplement exprimées. On attendait de moi que je sois écrivain.

Il y avait très longtemps que je n'avais pas croisé Jorge Luis Borges. La dernière fois, c'était à Genève, durant la seule journée que j'y passai de ma vie. Je m'y trouvais en transit entre le Jura et Ferrare (les raisons de ce voyage sont trop compliquées pour être décrites ici). Nous nous étions posés sur un banc devant le Rhône et il m'avait parlé d'Héraclite, du fleuve et du temps qui passe. À cette époque, il n'était pas encore aveugle. Je ne gardais pas un très bon souvenir de cette rencontre et, prévoyant mon séjour à Buenos Aires, j'avais peu envie de le revoir. De trop loin et avec les années, les amitiés parfois se distendent et, sans les circonstances particulières de l'écriture de ce texte, je ne crois pas que je l'aurais contacté.

En effet, David Bélanger avait eu la gentillesse de m'inviter à écrire pour la revue XYZ. Je suis certain que le thème te plaira, m'avait-il assuré: *I would prefer not to*. C'était effectivement un excellent thème. Or la création thématique me glace. Combien de fois m'étais-je engagé à écrire sur des thèmes passionnants bien qu'imposés et finis-je toujours par me défiler sans vergogne? Pourtant, bêtement, j'avais accepté, par considération pour David, et comme toujours, au départ, j'étais plein d'enthousiasme. Je procrastinai toutefois,

me contentant de noter quelques idées qui ne menèrent finalement à rien, et ne repensai plus durant des semaines à cet engagement. Mais, l'échéance approchant, je paniquai : je n'y arriverais pas, c'était inéluctable. Ne fût-ce que pour me donner bonne conscience, j'entrepris pourtant des recherches. Alors qu'à ma grande honte la lecture de *Moby Dick* m'avait profondément ennuyé, je ne gardais que de bons souvenirs de *Bartleby, the Scrivener* que je relus diligemment, sans résultat. J'écumai ensuite ma bibliothèque à la recherche d'une quelconque source d'inspiration, puis passai des heures sur Internet à me rendre compte de toutes les élucubrations critiques possibles à propos de la fameuse formule de Bartleby : *I would prefer not to*. Rien ne me satisfit, le scénario habituel d'écriture thématique se répétait, je ferais chou blanc.

Et c'est dans ces circonstances que j'avais contacté Borges, peu avant mon départ pour Buenos Aires et plus ou moins à contrecœur, pour lui demander son concours.

Je savais qu'il connaissait bien *Bartleby*, il en avait même écrit une préface en 1944, qui m'avait déçu, je dois le dire. En effet, dans cette préface inutile, Borges ne semble avoir aucune envie de parler de *Bartleby*, s'y épanche plutôt, curieusement, sur *Moby Dick*. Il avait gentiment accepté de me rencontrer et m'avait donné rendez-vous quelques jours après mon arrivée dans un café du barrio de Palermo. À ce stade de mon processus créatif, je plaçais tous mes espoirs en lui.

J'arrivai à Buenos Aires par une chaude journée de janvier et m'employai les premiers jours à comprendre la géographie de la ville. Je passais le plus clair de mon temps à errer d'un quartier à l'autre et, alors que je commençais à m'y plaire, je me rendis à mon rendez-vous avec Jorge Luis Borges.

En entrant dans le café, je constatai, à sa manière de fixer le vide, qu'il était aveugle. Cet état l'attristait, dit-il, et aussi le fait qu'il ne voyait plus que des ombres blanches. Dès qu'on nous eut servi nos cafés, il se mit à me parler de son enfance passée dans Palermo, puis il m'asséna cette phrase

absurde que j'ai citée en introduction, à propos de son père et de sa destinée d'écrivain. Il évoqua aussi, longuement, ses études à Genève, sans évoquer jamais notre rencontre là-bas.

Je précise que notre conversation se déroulait en castillan, langue que je maîtrise mal. Profitant d'une pause dans son soliloque à propos de Genève, je lui demandai s'il était possible que nous continuassions en français. Mais vous parlez espagnol ! s'exclama-t-il. Or mon espagnol [*castillan*] n'est qu'un affreux baragouin, mâtiné d'italien et, surtout, de portugais. Le français, assez paradoxalement, continua Borges avant même que je pusse réagir à son commentaire précédent, a une assez belle littérature malgré ses engouements pour les écoles et les mouvements littéraires. Jusque-là, j'étais assez d'accord, je le lui dis par courtoisie, sans saisir, je dois l'admettre, en quoi consistait le paradoxe évoqué. Mais la langue elle-même est à mon avis plutôt laide, reprit-il, les choses ont tendance à paraître triviales quand elles sont dites en français, en fait je pense même que l'espagnol lui est supérieur bien que les mots espagnols soient beaucoup plus longs et pesants. Quel commentaire ridicule, pensai-je, renversé que Borges cédât à ce genre de hiérarchisation des langues. Je l'excusai candidement, me disant qu'il n'évoquait au fond qu'une affinité élective. En tant qu'écrivain argentin, enchaîna-t-il, je dois m'exprimer en espagnol et je ne suis donc que trop bien informé des défauts de cette langue. Je suppose que la plupart des écrivains pensent de même de la langue avec laquelle ils ont à se débattre.

Ici, une précision s'impose : je suis le premier à médire de l'absurdité de la grammaire et de l'orthographe françaises, qu'il me semble impératif de simplifier en éliminant les règles et graphies désuètes. En l'occurrence, Borges, sans doute, n'avait pas tort. Il n'y a qu'à penser à toutes les complications orthographiques défendues conjointement par l'Académie et les plus illettrés d'entre nous, aux désinences verbales inutiles (puisque le pronom est toujours prononcé en français, ce qui n'est pas le cas dans les autres langues latines, qui exigent, par le fait même, la désinence pour que

l'on sache qui parle ou de qui on parle). Or il y avait dans les propos de Borges, et je le sentais depuis le début de notre entretien, un fonds colonialiste, raciste même, qui me pesait de plus en plus. J'entrepris toutefois de me raisonner : je me trouve en compagnie de Jorge Luis Borges ! pensai-je, je dois cesser de m'émouvoir, je suis là pour écouter, apprendre, bref, j'essayais fort de me convaincre, et alors Borges dit : Si vous voulez, cependant, nous pouvons parler anglais, c'est une langue que je ne domine pas complètement, mais je souhaite souvent qu'elle eût été ma langue maternelle. Moi, bêtement, pensai-je, j'apprécie mal l'anglais, bien que je consomme abondamment, en cette langue, cinéma et sport-spectacle. Par ailleurs, avec Borges en Argentine, il eût été tout aussi absurde de parler anglais que français, ou toute autre langue que l'espagnol ou le guarani. Je lui dis que, dans ces conditions, je préférerais améliorer mon castillan et continuer notre entretien en cette langue, et lui : Cette histoire de langue me rappelle mon vieil ami Macedonio, dont il évoqua la passion pour la culture judaïque et la littérature anglaise, lançant référence sur référence, et moi, ces références, je ne les possédais pas. Je tentai à plusieurs reprises de réorienter la conversation vers *Bartleby*, mais cela ne l'intéressait pas ou alors il feignait de ne pas comprendre où je voulais en venir (je lui avais pourtant bien expliqué qu'on m'avait commandé un texte à thème pour une revue !). Alors je me permis d'être discourtois et, l'interrompant plus ou moins (mais qu'est-ce que j'en avais à faire, de son Macedonio !), je dis : Vous vous rappelez notre passionnante discussion de Genève à propos de *Bartleby* ? [*Nous n'avions jamais parlé de Bartleby, je mentais sciemment.*] Mais il éluda une fois de plus : Je me souviens que nous n'étions pas d'accord sur le vaste sujet de la métaphore.

Force m'est d'admettre que cette discussion, qui touchait l'un de mes sujets de prédilection [*la métaphore*], m'avait marqué. Bien qu'elle n'ait aucun lien avec la thématique de ce texte, il me semble approprié d'en faire un bref compte rendu. [*Je précise que je la recrée de mémoire et en me*

référant à des lectures ultérieures, afin de déformer le moins possible la pensée de Borges.] Pour lui, la métaphore précède en quelque sorte la réflexion : nous charrions dans nos langues, dans nos conceptions du monde, une série de métaphores « vraies » (et banales : le temps et le fleuve, le sommeil et la mort ; parfois sexistes : la jeune fille et la fleur, etc.) qui forgent notre pensée, et dont la source se situe dans certaines sensations fondamentales qui ne varieraient pas, selon lui, d'un individu à l'autre. C'est une conception qui me semble pour le moins conservatrice, voire bornée, et certainement dépassée.

Or ce jour-là, dans le barrio de Palermo, Borges refusa d'épiloguer sur la métaphore — comme s'il avait décidé que toutes mes préoccupations ne le concernaient en rien — et, après avoir évoqué ses souvenirs [*inventés ou non*] de notre discussion de Genève, se lança à nouveau dans le récit de son enfance, que j'élude parce que c'était vraiment inintéressant et, surtout, ne m'aidait en rien à régler mon problème du moment, soit mon incapacité à écrire un texte sur *Bartleby, the Scrivener* pour la revue XYZ ! Quel entêtement ! Si je ne fais rien, pensai-je, ce vieil aveugle ne me parlera, de toute la journée, que de son enfance ! Il est en pleine régression, c'est certain, il n'en a plus pour longtemps ! Je pris donc le taureau par les cornes et dis : J'aimerais que vous me parliez de Bartleby, le personnage, le livre, peu importe, j'ai besoin de savoir ce que vous en pensez, de connaître vos réflexions, et lui : Mais vous n'avez pas lu ma préface ? Oui, répondis-je, mais vous y parlez très peu de *Bartleby*, davantage de *Moby Dick*. Ah bon, fit-il, puis il se tut et fixa le vide devant lui. Il réfléchit, pensai-je, ce qui me réjouit, puis finalement, au bout d'un long moment : Il m'est arrivé de songer que le personnage de Bartleby ne représentait rien de permanent, dit-il enfin. Il est en quelque sorte le seul occupant d'une pièce nue, immobile et abandonné à ses rêveries du mur aveugle, il me paraît être, si je puis dire, un instant particulier de l'histoire de la littérature, rien de plus, Bartleby ne peut exister dans le monde, dans la réalité (si une telle conception 55

a un sens), il n'existe autrement que comme un intervalle de temps très court, que nous eussions peut-être dû oublier. Alors que *Moby Dick* est un livre infini, qui contient l'univers, *Bartleby* s'exclut du monde et...

Il se tut.

J'avais tout enregistré, et bien que ma mémoire n'ait rien de fiable, je me porte garant de ses paroles, et j'espérais la suite, mais Borges resta muet. Je croyais que cette dernière phrase qu'il avait proférée pourrait constituer un point de départ, et que tout ce qu'il ajouterait à propos de *Bartleby* me servirait d'une manière ou d'une autre dans l'écriture de mon fichu texte. Or il dit finalement : Marcel Schwob, dans ses *Vies imaginaires*, avait inventé les biographies d'hommes qui avaient existé réellement, mais à propos desquels on ne savait à peu près rien, tandis que moi, dans mon *Histoire universelle de l'infamie*, je m'inspirais des vies de personnages connus et les déformais, les faussais délibérément, au gré de ma fantaisie. Je ne connaissais rien de son *Histoire universelle de l'infamie* et, ne voyant absolument pas ce que cette nouvelle élucubration avait à voir avec *Bartleby*, sans compter que sa conversation, ou plutôt son soliloque, était de plus en plus confus et troué de silences, je perdis espoir.

Je m'ennuyais ferme, me morfondais même, tout en faisant preuve d'une hypocrite politesse, quand, au bout d'une vingtaine de minutes encore, il mentionna à nouveau ses années d'études : Depuis mon séjour d'autrefois à Genève, j'avais toujours été intéressé par cette culture hébraïque qui fait partie intégrante de notre prétendue civilisation occidentale, et pendant la guerre israélo-arabe, il y a quelques années, je n'ai pas hésité un instant à choisir mon camp. Vraiment, c'était le pompon ! Il me provoquait, le salaud ! Outre que ce nouveau sujet tombait dans notre conversation comme un cheveu sur la soupe, ce genre de nationalisme merdeux, façonné par un intellectualisme déshumanisé, c'était la meilleure manière de me faire sortir de mes gonds ! Je sus, étonnamment, conserver mon calme, du moins en apparence,

56 n'en pensai pas moins que choisir son camp pour des raisons

culturelles, au-delà de la morale et de l'éthique, de la justice, était pure malhonnêteté intellectuelle. Aujourd'hui, quand j'y repense, je m'en veux de n'avoir rien répliqué, j'ai souvent tendance à faire le caméléon avec des gens que j'admire ou que je connais peu, à banaliser, aussi, l'effet de mon action, de ma parole, même sur mes proches ou sur les gens que je côtoie fréquemment par la force des choses, évidemment, ce que je fais, ce que je dis a un sens, je ne le nie pas, mais je n'avais pas, à l'époque, je ne l'ai d'ailleurs toujours pas, la prétention de signifier quoi que ce soit pour Jorge Luis Borges, je répète que nous n'étions pas proches, nous nous étions jamais vus que deux ou trois fois, à Genève, sans doute à Boston, et à Buenos Aires, mais, plusieurs semaines plus tard, je pensai que, nous fussions-nous affrontés sur la question israélo-palestinienne et eût-il ne serait-ce que vaguement changé d'idée, cela eût peut-être changé le sort du monde, peut-être eût-il pris la parole au nom du peuple palestinien, peut-être eût-on écouté Jorge Luis Borges, l'un des plus grands génies de la littérature du vingtième siècle. Mais ce soir-là, j'étais simplement dégoûté et invoquai je ne sais quel prétexte pour m'éclipser. De toute façon, dit-il, je crois qu'il est maintenant temps que je me retire dans mon ermitage. Je ne suis plus un tout jeune homme...

Par courtoisie (j'aurais pu le mettre dans un taxi), je le reconduisis jusque chez lui — il était aveugle, après tout. Lorsque vint enfin le temps de nous séparer (définitivement, pensai-je), il demanda : Vous plairait-il que nous nous revoyions ? Il va de soi que je n'en avais aucune envie. Mais je ne dis rien. Malgré la répulsion qu'il m'inspirait, j'étais intimidé, tétanisé.

Je ne répondis jamais à sa question.